

Quelques éléments pour servir au débat sur l'individualisme

1. Le mouvement d'émancipation progressive de l'individu dans l'histoire européenne est associé à l'émergence de l'humanisme (Renaissance), à la sécularisation des systèmes d'autorité, au retrait du sacré et religieux, au relâchement des liens de dépendance hiérarchique entre les ordres ou les classes. Mais s'il est indiscutable, cet essor de la « Modernité », s'est néanmoins déployé de façon contradictoire. Il aura sans cesse promu et l'affranchissement des individus et leur réinscription dans des entités collectives où ils se trouvaient à nouveau subordonnés ou absorbés (à l'exception des castes dirigeantes et privilégiées). Deux exemples :

a) La Révolution française consacre à la fois la liberté de conscience et les droits politiques de l'individu dans la figure du Citoyen et son inclusion dans un corps collectif (plus ou moins fantasmatique) qui le dépasse et parfois l'écrase : la « Nation » (voire déjà la « Patrie »), plus tard : le « Peuple », le « Prolétariat » voire la « Race » (nazisme) etc.

b) De même au 20^e siècle, la Modernité fait advenir l'individu sous la figure du travailleur libre (conquêtes sociales...), puis du consommateur (ou du client-roi) et conjointement ce qu'on appellera la « Société de Masse ». L'une des impasses de l'individualisme contemporain tient sans doute à ce paradoxe qui fait que la promotion de l'Individu-consommateur, obsédé de ses prérogatives et de ses jouissances, ne met au jour qu'un individu « massifié » (formaté, aliéné, dirigé, contrôlé etc.).

2. La notion d'« individualisme » elle-même n'est pas claire : trop massive, trop composite, trop « passe-partout ». Elle recouvre des tendances ou même des conceptions très différentes, voire opposées. Son usage courant est critique : dénoncer l'exacerbation des égoïsmes, le repli sur la sphère privée, l'accroissement de la solitude et, corrélativement, le démantèlement des collectifs, l'affaiblissement des liens de solidarité, la dépolitisation généralisée des problèmes sociaux (réduits à des impératifs « gestionnaires ») etc. Bref : il décrit la déconfiture complète d'une fable « prométhéenne » qui commençait par : libère-toi des anciennes servitudes ! sois toi-même ! décide de ton existence ! jouis sans entraves ! et qui semble aboutir au désarroi d'un petit personnage à la fois vindicatif, impuissant et déprimé, qui n'a plus que le Prozac, la surconsommation ou les médias de masse pour tenter de surmonter ses angoisses ou son mal-être... (cf. « la fatigue d'être soi » d'Alain Ehrenberg). Les ravages de cet individualisme-là sont aujourd'hui parfaitement attestés. Mais l'« individualisme » est loin d'être seul en cause dans ce fourvoiement. Jouent aussi dans cette affaire des dispositifs socio-politiques homogénéisants, désindividualisants, comme ceux qui ont présidé à l'apparition de ce que Foucault appelait les sociétés « disciplinaires ». De nos jours, la multiplication des technologies sécuritaires : surveillance, contrôle, management « participatif » dans les entreprises (« conduite des conduites ») prolonge et amplifie cette volonté de mise sous tutelle, de « dressage », de normalisation des individus.

3. Si on veut aller plus loin, il faudrait donc DÉCONSTRUIRE complètement cette notion d'individualisme : trop de choses différentes s'y mêlent... Pour cela, il faut sans doute remonter à son radical, la notion d'INDIVIDU, si évidente et familière qu'elle reste souvent inquestionnée. Elle véhicule pourtant une foule de malentendus et de faux semblants. Qu'appelle-t-on exactement un individu ? Quelle place ou quelle valeur lui accorde-t-on vraiment dans la société ? D'un côté, il apparaît comme la composante élémentaire plus ou moins intégrée d'une collectivité, mais d'un autre côté, en Occident en tout cas, il est aussi perçu comme un germe de conflit, de dissensus, voire de désordre. C'est là sans doute le cœur du problème. Impossible de définir l'individu sans le mettre immédiatement en relation de dépendance et de TENSION possible avec les collectifs dans lesquels il est inséré. Y compris quand ces derniers lui reconnaissent, voire lui garantissent, au moins formellement comme dans les régimes démocratiques, des droits, des libertés, des protections etc.

4. Il n'en va pas de même dans les sociétés traditionnelles (en gros : non-occidentales) où l'individu est clairement subordonné à la totalité sociale qui lui assigne sa place et sa fonction. En bref, là où l'individu n'est pas une VALEUR mais la simple partie d'un Tout dont la conservation et la cohésion priment sur tout le reste, il est éventuellement sacrificiable, même s'il y bénéficie de supports communautaires de solidarité et d'assistance. Sur ce point, on peut se référer aux analyses classiques de Louis Dumont sur l'opposition entre les sociétés « holistes » (= traditionnelles, hiérarchiques) et les sociétés égalitaires (= individualistes). Dans ces sociétés, la totalité sociale apparaît comme un ensemble de moyens offerts aux individus pour satisfaire leurs besoins, aspirations et ambitions personnelles, pas comme une entité supérieure, transcendante, une finalité en soi.

5. Or, quand on s'efforce de ressaisir l'individualisme contemporain dans une perspective historique, on se rend compte que « l'Occident » a fabriqué une véritable MYTHOLOGIE de l'individu. En lui prêtant en particulier une consistance, des pouvoirs, une autosuffisance et surtout une indépendance qu'il n'a pas et ne peut pas avoir. Mais cette mythologie est en fait assez récente (17^e, 18^e). Il est faux d'attribuer aux Grecs une conscience de l'individualité comparable à celle que nous avons aujourd'hui. Cette prise de conscience supposait que soit découverte et explorée entre temps ce que nous appelons aujourd'hui la subjectivité. Or, il faut attendre Montaigne mais surtout Descartes, puis tous les modernes. Le « connais-toi toi-même » de Socrate n'a strictement rien à voir avec une invitation à l'introspection, à l'analyse psychologique de son individualité, mais est toute entière orientée vers la découverte d'une vérité universelle sur la place de l'homme dans le Cosmos et sur le réglage de son rapport au divin comme à la Cité. Quand les latins inventent le mot « individuum » (qui veut dire : indivisible),

ce n'est pas du tout pour l'appliquer à l'homme comme réalité différenciée, distincte de ses « semblables », mais pour transposer exactement le mot grec « atomon » (atome) qui désignait le constituant physique ultime, insécable mais impersonnel, de tout ce qui existe, homme compris.

6. Pour analyser l'individu on recourt en philo (mais aussi en biologie) au concept d'INDIVIDUATION, qui est très fécond pour comprendre ce qui est en jeu. Schématiquement, il permet de rendre compte des processus par lesquels se forme et se transforme un individu, de sa genèse en somme, y compris et d'abord au sens biologique. Est individué tout être vivant formant une unité distincte et singulière dans son espèce ou dans son genre. Mais l'individuation, elle, renvoie toujours et sans exception à autre chose que l'individu : aux relations complexes d'échange, d'adaptation mais aussi d'antagonisme qu'il entretient avec son milieu - sa communauté ou sa société pour l'homme. Autrement dit, ce qui fait un individu n'est pas individuel : c'est toujours au dehors qu'on va chercher de quoi constituer un « dedans », une intériorité, un « moi », une conscience de soi, une personnalité etc. Il n'est que de voir comment se forme le moi enfantin : ça n'est rien d'autre au départ qu'un « précipité » des relations qu'il entretient avec l'extérieur et spécialement avec les autres.

7. Sommairement, on aurait avec l'homme trois niveaux d'individuation distincts mais étroitement associés, quasiment enchevêtrés : a) une individuation physico-biologique (comme tous les êtres vivants ou presque) b) une individuation psychique (qui comporte une multitude de processus inconscients) et c) une individuation sociale et culturelle (qui est littéralement le produit d'une « acculturation » continue de l'individu par l'éducation et l'expérience). Ces trois dimensions interagissent de façon « dialectique ». Ce qui permet à la fois de distinguer tout individu de ses congénères par des traits ou des caractères différentiels (il est unique en son genre) et de lui reconnaître une autonomie relative par rapport à son milieu de vie. Mais sa survie et son développement dépendent entièrement et constamment de son milieu. Il y a donc mystification quand on affirme que l'individu est indépendant, tire ce qu'il est de son propre fond, choisit librement d'être ceci ou cela... La tradition libérale allait jusqu'à le tenir comme une origine précédant la société. Marx ironisera sur cette ridicule « robinsonnade » en précisant que l'homme ne peut s'individualiser que DANS la société qui lui est toujours antérieure. Non seulement des déterminismes psychiques, sociaux et culturels pèsent à chaque instant sur ce qu'il est, mais de plus il n'est jamais en mesure de coïncider avec lui-même, de faire « un » avec lui-même puisque toujours séparé de ce qu'il peut par des altérations qui viennent du dehors, mais dont il tire finalement toute sa substance.

8. On comprend pourquoi un individualisme radical (le fantasme de l'« électron libre ») ne peut être au final que mortifère. Séparé ou mis à distance de la société, il arrive à un individu ce qui arrive à un poisson qu'on sort de l'eau : il suffoque et meurt. On peut comprendre pourquoi les idéologies communautaires reviennent aujourd'hui en force même si c'est sous des formes parfois autoritaires, sectaires et finalement désindividualisantes. On ne retournera jamais sans doute (et j'espère) aux sociétés hiérarchiques qu'admire tant Dumont. Aucun de nous ne supporterait longtemps de se voir assigner par la collectivité ses opinions, ses croyances, ses choix d'existence, son conjoint, son orientation sexuelle, ses activités professionnelles ou ses loisirs. Mais la société, n'est pas seulement nécessaire à la satisfaction de nos besoins matériels ou de nos désirs : elle joue un rôle de soutien psychique des individus, sans lequel ils se défont, se disloquent, s'effondrent dans des pathologies.

9. Il serait aussi utile de relier la notion d'individu à celles de SUJET et de PERSONNE qui ne s'appliquent qu'à l'homme. Notions abstraites, mais indispensables pour penser l'humanité dans le cadre de l'éthique, du droit, de la politique, abstraction faite justement de ce qui caractérise l'individu concret et singulier. Enfin, on pourrait distinguer plusieurs formes d'individualisme qui ne mettent pas du tout en jeu les mêmes formes de société et de rapports au collectif. L'individualisme possessif, concurrentiel et marchand (disons « libéral ») qui règne dans nos pays, n'est qu'une idéologie de l'individu au service de l'extension du capitalisme. L'individualisme anarchiste ou libertaire par exemple, si on laisse de côté l'anarchisme de droite ou l'anarcho-capitalisme qui sont très minoritaires, a toujours défendu conjointement l'autonomie des individus et la nécessité du collectif. Dès lors que l'association des individus permet d'installer un ordre juste, sans structures séparées de pouvoir s'exerçant « verticalement » sur eux, on peut empêcher la concentration du pouvoir entre quelques mains. Mais l'aspiration à un collectif débarrassé de l'État et de ses appareils de contrôle reste sans doute utopique.

10. Idéal « autogestionnaire » qui était aussi, on l'oublie souvent, celui de Marx. C'est pour le dégager qu'il s'est attaché à dévoiler les processus économiques, sociaux et idéologiques au sein desquels les individus se forment mais aussi s'aliènent, se retrouvent dépossédés d'eux-mêmes par un système de domination et d'exploitation qui les divise en classes antagonistes et mutile leurs potentiels d'émancipation. Mais on pourrait aussi définir un individualisme républicain, socialiste, communiste même, qui à chaque fois déterminent des formes d'association sociale bien différentes du modèle de la « guerre de tous contre tous », de la compétition permanente et du culte de la performance, qu'on nous impose depuis 30 ans. Ce modèle se distingue finalement à peine d'un « darwinisme social » soft (Spencer), « modernisé » : sélection des « forts » et élimination des faibles par la relégation, la précarité, la neutralisation politique au profit d'une minorité de riches et de puissants confortant leur hégémonie par la mise en scène médiatique incessante du Spectacle et de l'Argent. Insupportable époque...